

## Avant-poste

Long-métrage de fiction 2008

*Scénario et réalisation* Emmanuel Parraud

*Production* Château-Rouge Production

*Image* Jeanne Lapoirie

*Son* Laurent Benhaïm, Cédric Deloche, Sébastien Noiré, Laurent Gabiot

*Montage* Agnès Bruckert

*Casting* Sarah Tepper, Leïla Fournier

*Interprétation*

Airy Routier, Mohamed Bouaoune, Nathalie Kousnetzoff...

1h26mn

35MM

visa 118 782

Avance sur Recette 2008.

Avec le soutien pour la production des régions Ile de France, Haute-Normandie et Réunion et celui des régions Centre et Basse-Normandie pour l'écriture et le développement.

*Festival ACID, Cannes 2009.*

Paul se bat avec Fifi, un participant au stage qu'il organise comme animateur de quartier dans un centre social. Le lendemain, celui-ci revient le voir. Il voudrait qu'il l'accompagne jusqu'en Algérie où il a décidé de s'installer pour commencer des études de puéricultrice.

### Des corps traversés par un mouvement inachevé

L'émancipation d'un film par la poésie contraint toujours un auteur à savoir ce qu'il montre tout en ne sachant pas ce qui sera vu. L'œuvre d'Emmanuel Parraud est à l'image de son personnage principal, discret et sensible aux événements qui ponctuent un itinéraire à peine maîtrisé. Car l'homme doute de ses capacités comme de ses orientations. Il avance sans la reconnaissance de soi ni celle des autres. Mais c'est dans ce parcours obligé qu'il se forge une pensée et un choix de vie. L'auteur creuse le visible et lutte contre la facilité déconcertante des apparences. Il échappe ainsi à une efficacité castratrice pour nous conduire en d'autres lieux et vers d'autres faits. Le récit prend peu à peu la forme d'une composition comparable à certaines fresques du Trecento qui traduisent des histoires en savoir. Les personnages, toujours sur le fil de l'incertitude, dévoilent leur incapacité à gérer un avenir immédiat. La composition avoue elle-même ne pas vouloir finir. Car finir, c'est aussi effacer les traces d'un travail et d'une pensée. La beauté du film tient à cette vérité et à cette innocence.

*Dominique Boccarossa, membre de l'ACID*

## Documents historiques

Nous avons envoyé au supplice, sur un simple soupçon et sans procès, des gens dont la culpabilité est toujours restée plus que douteuse. Nous avons massacré des gens porteurs de sauf-conduits, égorgé sur un soupçon des populations entières qui se sont ensuite trouvées innocentes ; nous avons mis en jugement des hommes réputés saints dans le pays, des hommes vénérés parce qu'ils avaient assez de courage pour venir s'exposer à nos fureurs, afin d'intercéder en faveur de leurs malheureux compatriotes. Il s'est trouvé des juges pour les condamner et des hommes civilisés pour les faire exécuter... En un mot nous avons débordé en barbarie les barbares que nous venions civiliser, et nous nous plaignions de n'avoir pas réussi auprès d'eux.

*Rapports et PV de la commission nommée par le roi le 7 Juillet 1833 (monarchie de Juillet donc Louis-Philippe)*

Quand ton armée marchera en avant, nous nous retirerons, mais elle sera forcée de se retirer et nous reviendrons. Nous nous battons quand nous le jugerons convenable ; tu sais que nous ne sommes pas des lâches. Quant à s'opposer aux forces que tu traînes avec toi, ce serait folie. Mais nous les fatiguerons, nous les harçèlerons, nous les détruirons en détail, le climat fera le reste. La vague se soulève-t-elle quand l'oiseau l'effleure ? c'est l'image de votre passage en Afrique. »

*Abd el-Kader*

Voilà comment il faut faire la guerre aux Arabes : tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de 15 ans, prendre toutes les femmes et les enfants, en charger des bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs, en un mot anéantir tout ce qui ne rampe pas à nos pieds comme des chiens.

*Lettre du général Montagnac à un ami, 15 Mars 1843*

La majorité des citoyens français pensent qu'il n'y a rien que de très normal à frapper un Nord-Africain »

*Casamayor – Le bras séculier. Justice et police. Paris. Edition du Seuil. 1961*

Ne peut-on estimer qu'il y a pour (l'enquêteur) un droit d'employer une certaine violence physique sur les êtres frustes qui ne sont pas capables d'entrer dans le jeu normal de l'enquête par défaut de culture ou par suite de l'impression d'impuissance caractéristique de tous les petits en ce monde ?

*Un officier de renseignement – Etude confidentielle faite à Orléansville le 15 Avril 1961 à l'Aumônerie de l'Air.*

L'homme revient d'autant plus vite à l'état bestial que son vernis de civilisation est plus mince. Les faits historiques, les mœurs et le facteur religieux, ont contribué à donner à l'indigène musulman algérien un comportement tout à fait spécial, marqué par la dureté et le fatalisme, le mépris de la vie humaine et de la propriété, la servilité et l'orgueil, le sens particulier de l'honneur, la fabulation et le mensonge, et le respect sacré de l'hospitalité. On comprend ainsi l'impossibilité dans laquelle il se trouve parfois de discerner le bien du mal dans certaines de ses actions.

*Brochure médicale sur les mutilations criminelles en Algérie. Janvier 1957*

A.Fourrier, P.Michaux et J.Thiodet – Aspects particuliers à la criminalité algérienne – in Algérie médicale, n° spécial sur « les mutilations criminelles en Algérie » vol 61

L'expérience coloniale crée de nouvelles relations de pouvoir non seulement entre colonisateurs et colonisés, mais au sein des peuples colonisés eux-mêmes.

*Edward Peters*

Projet de l'Organisation Spéciale, partisane de la lutte armée en Algérie en 1948 :

« Ce qui a été pris par la force sera repris par la force. »

*A propos de la torture au Kenya en 1955...*

Au cœur de l'empire britannique il y a un état policier où le règne de la loi a été brisé, où les meurtres et les tortures d'Africains par des Européens ne sont pas punis et où les autorités jurent de faire respecter la justice normalement et ferment les yeux sur sa violation.

*Barbara Castle, députée travailliste 1955*

*Rapport de Roger Guillaume du 2 Mars 1955, inspecteur général de l'administration chargé d'enquêter sur les violences subies par les individus arrêtés à la suite du 1 Novembre 1954*

Tous les services de police, gendarmerie, PJ et PRG, utilisèrent plus ou moins, au cours de leurs interrogatoires, les coups, la baignoire, le tuyau d'eau et l'électricité ; mais d'une façon générale c'est le tuyau d'eau qui, par la généralité de son emploi, paraît avoir les préférences. (Il propose de réserver cette méthode à la PJ...)

## Les spectateurs

### La mélancolie du désenchantement

Comment parler du travail social dans une fiction alors que le sujet est habituellement cantonné au documentaire et – surtout lorsqu'il s'agit de la banlieue – valorisé par les chaînes de télévision... c'est le pari risqué d'*Avant-poste* d'Emmanuel Parraud.

Un animateur « social » dans une banlieue/cité non précisée (barres grises d'immeubles, parkings et espaces verts rabougris suffisent à poser le décor), en proie à un profond désenchantement sur le sens de son métier, se laisse embarquer (au vrai sens du terme puisqu'il finit par prendre un bateau) dans un enchaînement d'événements qu'il ne maîtrise ni ne désire. Un « jeune d'origine algérienne », selon le terme maintenant consacré, veut devenir « puéricultrice » en Algérie ; provocation ou désir vrai, on ne le saura pas et tout ça finira tragiquement. Mais ces deux-là sont liés l'un à l'autre dans une course absurde vers ce qu'ils savent être une pure fiction.

Je ne raconterai pas le film ici, ça n'est pas le propos. Plutôt passer en revue les différents sentiments qui nous traversent pendant le film et surtout après. Comme une fine pellicule de glace qui fige les émotions, qui nous tient à distance (beaucoup de reflets dans ce film, de vitres, de buée, jusqu'à la brume du plan final). Peu d'empathie possible avec Paul mais une « reconnaissance » : il est tellement « comme nous », brave garçon si peu héroïque, si ridicule même parfois. Et cette violence silencieuse qui parcourt le film, contenue, retenue jusqu'à ce qu'elle éclate brièvement et disparaisse aussi vite, donnant un arrière-plan inquiétant à tout, aux réseaux de routes comme aux images de la télé algérienne.

Et oui, comme je le lis dans les commentaires, il y a aussi des choses bancales, inabouties, des portes ouvertes et aussitôt refermées... qui nous laissent en plan, sur le seuil. Mais ce qui pourrait passer dans d'autres cas pour de la maladresse – un manque de métier même d'après certains – me paraît jouer ici son rôle de « déstabilisateur », dans le sens de « cul entre deux chaises », à l'image de Paul qui veut tout et son contraire. Et finalement ça passe, on s'en moque de ne pas TOUT comprendre, on a avancé avec le personnage un peu comme dans un mauvais rêve, à

force de mauvais choix toujours faits à contretemps, pour compenser une petite lâcheté de la veille ou un mouvement d'humeur. Je ne dirais pas que Paul est lâche d'ailleurs, comme le disaient quelques intervenants/spectateurs. Je dirais plutôt qu'il est courageux aux mauvais moments, en décalé, que son narcissisme est tellement mis à mal par l'attitude du jeune Fifi qu'il s'oblige à faire des choses qu'il devine vouées à l'échec. Et c'est en ça que je trouve le film très profondément contemporain : c'est quoi être un «humain» acceptable à notre époque, dans notre société, comment peut-on aider les autres et ces «autres» ( englobant les termes «étrangers», «jeunes en difficulté» etc, toute la grande liste des maux fantasmés de la société française) ont-ils tant que ça envie qu'on les aide, et à quoi... on est loin de la bonne vieille charité chrétienne de notre enfance, elle a pris un goût amer depuis.

Le héros de l'histoire trouvera la solution à ses problèmes existentiels en prison, comme certains des jeunes de banlieue dont ils s'occupaient avant. Mais lui y travaillera.

Si c'est une réponse du réalisateur elle n'est pas optimiste. Est-elle fausse pour autant ?

Plutôt que «mélancolie du désenchantement», on pourrait dire «mélancolie de la clairvoyance» ? dans un sens «tchekhovien»...

*Adeline W, Blog « Des jambes pour ma tête »*

J'ai trouvé ce film très violent. C'est un peu comme s'il m'avait soufflée. Alors je vais parler de cela en premier.

On ne sait pas d'où vient la violence (pourquoi elle arrive), pourquoi elle s'arrête. Du coup le fait qu'elle soit incompréhensible la rend encore plus dure. Mais je n'ai pas du tout le sentiment que tu as montré la violence pour la violence. Plutôt l'impression que tu restitues une violence ordinaire qui, comme elle est brute, retrouve toute la force de son absurdité. Ce qui arrive est "banal" mais traité de la sorte, ça devient insupportable (pour moi). Quand je repense à cette violence, je ne me rappelle pas tant des faits montrés dans le film qu'une ambiance où tout est subi, où les personnages n'arrivent pas à être des sujets.

La scène dans le bus est vraiment une scène inaugurale. Paul est à côté de la plaque. Il voit, puis regarde, attend, se lève pour demander ce qu'il peut faire. C'est trop tard et il y est pour quelque chose. Dès le début il est ambigu. Des dehors pleins de bonne volonté. Un dedans trouble. J'aurais pu aimer ce personnage si je l'avais rencontré un peu plus tôt dans sa vie sans doute. Avant que les choses ne commencent à dérapier. En même temps je ne peux pas lui en vouloir d'être comme ça. Qui suis-je pour lui dire quoi que ce soit ?

Il faut vraiment être culotté pour avoir tourné la scène sexuelle. Je n'ai jamais vu au cinéma une femme se servir du sexe d'un homme pour son propre plaisir. Et d'une manière si pragmatique en plus. L'air impassible de Fifi qui bande pourtant. Pas de rencontre. Fifi n'accède pas à son désir, son corps est posé là. J'avais presque l'impression d'assister à une scène de viol (tu peux enlever le "presque" si tu préfères).

Je repense à un spectateur (une spectatrice ?) qui parlait de l'accident de Fifi. Je n'ai pas vu d'accident. J'ai vu un suicide.

Je pourrais parler de chaque scène. Je serai curieuse de le faire avec toi car j'ai ressenti certaines choses très clairement, sans ambiguïtés !

Par exemple, l'attitude des parents de Fifi. J'y vois la tolérance extrême pour le fils, unique de surcroît. L'enfant qui a grandi roi à la maison (et qui ne l'est plus du tout à l'école et dans la société). J'ai cru comprendre (mais je me trompe peut-être) que tu vois un peu de mépris dans l'attitude des parents.

Avoir donné une famille à Paul le rend encore plus inquiétant. On ne sait pas comment il est en famille. Il a l'air banalement heureux. Je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que savent sa femme et son fils de l'être qui occupe l'écran.

Il y a plein de choses fortes dans ton film. Je les vois une par une, dans une atmosphère générale. C'est vrai que la narration me déroute, que j'aimerais bien pouvoir m'accrocher aux branches quelque part de temps en temps. Ne plus me sentir démunie. Là revient la question de la violence

brute. Je suis sortie de la projection avec un sentiment d'absurde et de désespoir profond. Je trouve ça trop dur. Je ne sais pas trouver les mots pour t'expliquer ce que je veux dire. Tu as fait ce film. Tu as quelque chose à nous donner. Je ne sais pas quoi, mais j'en ai besoin en tant que spectatrice. J'ai besoin d'un sens ou d'une consolation ou de bienveillance ou de colère ou autre chose. Ca m'a manqué. Comprends-tu un peu ce que j'essaie de dire ?

*Oona*

Il ne faut surtout pas regarder le film en professionnel du travail social, mais en revanche ça intéresse beaucoup le travail social et c'est de cette apparente contradiction que je voudrais te parler.

Quant tu m'as donné la parole je me suis surpris à évoquer la question existentielle que l'acteur principal faisait ressortir, surpris car j'ai réalisé après coup que ce type de questionnement n'est jamais abordé en milieu professionnel. Il arrive parfois que l'on voit des collègues se taper de grosses déprimés, voire dépressions, quand il ne s'agit pas de décompensation, et l'institution dans ces cas fait le constat d'une faiblesse passagère du professionnel. Normalement pour ne pas en arriver à ces extrémités le psychologue est là pour s'occuper de tes doutes et autres interrogations, mais la réponse reste technique. En aucun cas l'institution, les professionnels ne s'apitoient sur les dégâts que peuvent provoquer sur des éducateurs les effets du sort de ceux dont ils s'occupent, à chacun de gérer ses questions existentielles, quand on en peut plus on passe le relais avant de sombrer.

Là où ça intéresse le travail social c'est qu'en première lecture on pourrait se dire que ton film montre l'impasse du travail social quant à l'amélioration des conditions de vie, d'existence des populations ciblées et qu'il est donc fortement déconseillé de faire ce boulot avec trop de tripe au risque d'être déçu voir cassé. Or s'il y a un travail que tu ne peux pas faire sans investissement personnel c'est bien celui-là, alors cet investissement est-ce simplement le carburant pour tenir et quand il n'y en a plus la machine s'arrête ou faut-il épouser l'idéologie actuelle qui laisse entendre que ceux qui sont dans la merde ont leur part de responsabilité et que leur situation ne mérite pas autre chose qu'un traitement administratif. La question existentielle du professionnel face à ces gens pose aussi la question du supportable dans une société qui se dit avancée et du minimum d'idéal à mobiliser pour faire ce travail social.

Je me dis qu'à côté des matières de psycho-péda, sociologie, la philosophie aurait toute sa place dans les formations de travailleurs sociaux et encore plus dans la période actuelle.

J'ai bien apprécié lorsque tu as évoqué l'énigme que représentaient les jeunes dont on avait à s'occuper. En effet l'absence de perspective, le poids des incertitudes par rapport à ce qui pouvait arriver à tout moment à certains d'entre eux, la limite était tellement ténue, fragile qu'il était finalement impossible de travailler autrement que dans « l'ici et maintenant » contrairement à ce qu'on pouvait en penser à l'époque.

Je serais curieux de voir les réactions d'élèves éducs en regardant ton film, serait-ce les décourager de faire ce travail ou leur faire intégrer dès la formation, un nouveau paramètre, le risque de désillusion !

Pour finir, faire terminer le film sur cette nouvelle situation, s'occuper de détenus sur une île c'est un cas de forclusion. Maintenant que je ne suis plus sur le terrain ni trop dans le social j'évalue plus la part de refoulé des citoyens ordinaires vis-à-vis du travail social, des handicapés, moteurs, cérébraux et autres gens dans la merde, personne n'a envie de s'arrêter là-dessus, moi-même je me surprends à me dire qu'ils ont bien du mérite ces professionnels, mais que je n'ai plus le temps ni l'énergie de m'y arrêter, on passe son chemin...

*P. V. , un ancien éducateur*

Un OFNI entre film social typique à la française et étrangetés scénaristiques inattendues. Le jeu de l'acteur principal déroute un peu au départ avant de révéler sa finesse (en face, l'interprète de Fifi est lui irréprochable). Intrigante cette œuvre l'est indéniablement. Formellement maîtrisée tout en restant très sobre...

C'est un film dont nous avons beaucoup parlé avec Fabio, et qui pose de nombreuses questions. En ce qui me concerne, ce film m'est souvent revenu en mémoire, ce qui est le cas de peu de films parmi les nombreux vus récemment. En tout cas c'est un réalisateur que j'aimerais suivre...car pour un premier film, c'est assez décapant...

*Sylvain Auzou / Venice days*

### **Emmanuel Parraud, son film**

Emmanuel. Je repense à ton film et son récit revient par bribes – bulles qui mêlent narrations et sensations. Je pense aussi (de fil en aiguille) au film de Grandrieux, son dernier, celui sur Masako « Il se peut que la beauté ait renforcé notre résolution ».

C'est étrange parce que le récit narratif de ton film présente un homme dont les qualités qu'il s'est construites, qualités raisonnables et socialement valeureuses, le désertent.

Je ne me rappelle plus ce qu'il fait après son errance sur les cotés africaines, après l'accident...

ACTE 1, un homme aux qualités sans densités.

ACTE 2, l'accident.

Il s'agit d'accident parce que la suite du film est fait de cette errance, de cette sorte de vide atmosphérique qui succèdent aux accidents, chez certains sujets.

(En haute montagne, on peut sentir ce vide atmosphérique avant l'accident)

Un accident ne se mesure pas par l'évènementiel, mais par l'intégration du phénomène.

Il existe des individus qui connaissent l'accident mais qui n'éprouve pas vraiment de transformation à son contact.

Dans ton film, par cet homme, le spectateur ne connaît plus les frontières de l'accident jusqu'au paysage sur la forêt tropicale.

ACTE 3 ? la beauté des forêts, des esprits, des écrans dans les salles de cinéma.

Plus tard il est sur l'île, en insularité créole.

Là aussi nous y sommes.

Cet homme aux qualités sans densité est devenu « passeur » à ce moment là pour moi. Il n'existe plus à l'image dans mon souvenir, ou en tout cas, il ne fait plus écran à mes sensations. La morale a déserté le film avec l'accident et c'est un autre régime qui vient. Grâce au dernier plan devant la forêt les qualités se transforment, elles deviennent enfin celles du film et de mes sensations.

À ce moment-là, le rythme cinétique et cinématographique n'est plus le même que celui des deux premiers actes de ta narration : avant l'accident et l'accident.

1 + 2 = 3. Quand la morale déprime, c'est la beauté qui rode.

Cette équation est délicate. Je ne sais pas s'il faut la résoudre où si c'est là que le film gravite en moi.

Les images mettent du temps à mettre en langue et en corps cet homme et la société dont il est le logo. On est si loin d'eux, d'elles, pas loin comme la distance esthétique, une autre étrangeté. Je ne sais pas comment dire ça. Ça n'est pas un homme ton héros c'est un acteur social. Et on n'y croit pas un instant à son rôle – social.

On n'arrive pas à y croire parce qu'on a envie d'une histoire romancée à cause des codes qui sont là pour nous faire croire que la sauce va nous être servie, mais elle n'est pas servie. Et on se la sert toute seule.

Le monde des sensations et le monde des idées.

Les idées sont des sensations, et c'est pour ça que ton film de fil en aiguille s'est cousu avec « il se peut que la beauté ait renforcé notre résolution », parce que c'est ce qu'il se passe pour nous, regardeurs et êtres doués (?) de sens devant cet écran que tu lèves par et derrière cet homme. Cet homme aux qualités sans densité a l'air de vivre dans un monde d'idées, quand l'accident lui vient, il se perd et c'est agréable de le suivre là. Enfin on est pris dans l'atmosphère d'un réel et l'on se sent transporté. C'est agréable aussi de le quitter, de savoir qu'il est par là, sur l'île, mais que nous, nous avons pénétré la forêt et le monde des sensations, grâce à l'accident.

*M.-C.*